

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
M^r. FABRE et LÉ-
PROHON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTRÉAL, 5 FÉVRIER 1841.

No. 3.

C O U R S

DE

LITTÉRATURE SACRÉE OU BIBLIQUE.

—o—

§ 1er. *De la Genèse.*

(Suite)

6. Comparons une scène d'Homère à celle de Joseph.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs ; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs (*Odyss.* VIII, 83) :

Ulysse prenant dans sa forte main un pan de son superbe manteau de pourpre, le tirait sur sa tête pour cacher son noble visage et pour dérober aux Phéaciens les pleurs qui lui tombaient des yeux. Quand le chantre divin suspendait ses vers, Ulysse essuyait ses larmes, et prenant une coupe, il faisait des libations aux dieux. Quand Démodocus recommandait ses chants et que les anciens l'exhortaient à continuer (car ils étaient charmés de ses paroles), Ulysse s'enveloppait la tête de nouveau et recommandait à pleurer.

Ce sont des beautés de cette nature qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux que par des hommes écrivant sous la dictée du Ciel. Mais vaincu, il l'est, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le connaître, et lui amènent le jeune Benjamin qu'il avait demandé (*Gen.* XLIII, 27 et suiv.) :

Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont vous parliez, vit-il encore, se porte-t-il bien ?

Il lui répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie et se porte bien. Et en se baissant profondément ils l'adorèrent.

Joseph, levant les yeux, vit Benjamin, son frère, fils de Rachel, sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'avez parlé ? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère. et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes : il passa donc dans une autre chambre et pleura.

Et après s'être lavé le visage, il revint, et se faisant violence, dit à ses serviteurs : Servez à manger.

Voilà les larmes de Joseph en opposition avec celles d'Ulysse ; voilà des beautés semblables, et cependant quelle différence de pathétique ! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin ; cette manière de demander des nouvelles d'un père ; cette admirable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables ; les larmes en viennent aux yeux et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnaître à Télémaque ; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu (*Odyss.* xvi, 178 et suiv.):

Son fils bien-aimé l'admire, et se hâte de détourner la vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapidement ces mots : Etranger, tu me parais bien différent de ce que tu étais avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes, tu es quelqu'un des dieux habitants du secret Olympe ; mais sois-nous favorable, nous t'offrirons des victimes sacrées, et des ouvrages d'or merveilleusement travaillés.

Le divin Ulysse, pardonnant à son fils, répondit : Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me compares-tu aux dieux ? Je suis ton père, pour qui tu supportas mille maux et les violences des hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les larmes qui coulent le long de ses joues viennent mouiller la terre ; jusqu'alors il avait eu la force de les retenir.

Voyons la reconnaissance de Joseph et de ses frères.

Joseph, après avoir fait mettre une coupe dans la sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfants de Jacob ; ceux-ci sont consternés ; Joseph seint de vouloir punir le coupable : Judas s'offre en otage pour Benjamin ; il raconte à Joseph ce que Jacob lui avait dit, avant de partir pour l'Égypte (*Gen.* xlv, 27 et suiv. ; xlv, 1 et suiv.):

Vous savez, dit Jacob, que j'ai eu deux fils de Rachel, ma femme.

L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré ; il ne paraît point jusqu'à cette heure.

Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau.

Joseph ne pouvait plus se retenir, et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fit sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fut présent lorsqu'il se ferait reconnaître à ses frères.

Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix, qui fut entendue des Egyptiens et de toute la maison de Pharaon.

Il dit à ses frères : Je suis Joseph, mon père vit-il encore ? Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur.

Il leur parla avec douceur, et il leur dit : Approchez-vous de moi ; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu pour l'Égypte.

Ne craignez rien et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi ; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie.....

Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de toute sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

Hâtez-vous d'aller trouver mon père et dites-lui : Voici ce que vous m'avez dit : Dieu m'a rendu le seigneur de toute l'Égypte, venez me trouver, ne différez point.

Vous demeurerez dans la terre de Gessen ; vous serez près de moi avec vos enfants et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux de bœufs et tout ce que vous possédez....

Vous voyez de vos yeux, vous et mon frère Benjamin, que c'est moi-même qui vous parle de ma propre bouche.

Annoncez à mon père toute ma gloire et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte ; hâtez-vous et amenez-le-moi.

Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

Joseph embrassa aussi tous ses frères, il pleura sur chacun d'eux, et après cela, ils se rassurèrent pour lui parler.

Voyons comment la reconnaissance de Joseph et de ses frères l'emporta sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur en employant le merveilleux. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentiments l'air de la fable, et décele le mensonge du poëte où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse, se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avait senti, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Eurycleë par une ancienne cicatrice, et à Laërte par la circonstance des treize poiriers que le vieillard avait donnés à Ulysse enfant.

La reconnaissance est mieux amenée dans la Genèse : une coupe est mise, par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent ; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père ; l'image de la douleur de Jacob brise tout-à-coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu : quant au mot fameux, *Je suis Joseph*, on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le, *je suis ton père*, est bien inférieur au, *je suis Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle ; Joseph parle à des frères qui l'ont rendu ; il ne leur dit pas *Je suis votre frère*, il leur dit seulement *Je suis Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés, mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il les appelle auprès de lui ; car s'il a élevé la voix assez haut pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit *Je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les seuls à entendre l'explication qu'il va ajouter à voix basse : *Je suis Joseph, votre frère que vous avez rendu en Égypte* ; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

Remarquons encore avec quelle honte Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Écriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu, et cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph comme il est marqué dans la Genèse ; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit philosophe, et qu'ainsi au lieu de dire *Je suis ici par la volonté du Seigneur*, il dise, *La fortune m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque ; mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Té-

lémaque et d'Ulysse aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée) nous semble encore de trop dans ce lieu. *“Et s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi, en le tenant embrassé ;”* c'est là la seule magnificence de style convenable en de telles occasions.

Plus loin Jacob arrive en Égypte et Joseph le présente à Pharaon. On voit dans ce passage une certaine façon de s'exprimer, plus touchante que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit : (II. 1, 247) :

Nestor, cet orateur des Pyléens, cette bouche éloquente dont les paroles étaient plus douces que le miel, se leva au milieu de l'assemblée. Déjà il avait charmé par ses discours deux générations d'hommes, entre lesquelles il avait vécu dans la grande Pylos, il régnait maintenant sur la troisième.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le patriarche répond (*Gen. XLVII, 9*) :

Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes jours ont été courts et mauvais, et ils n'ont point égalé ceux de mes pères.

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentiment ; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées tristes ; enfin l'une plaît à l'imagination, et l'autre touche le cœur.



En publiant un cours élémentaire de Littérature sacrée dont les premiers numéros des *Mélanges* fournissent les observations préliminaires, et celui-ci un terme de comparaison, nous croyons rencontrer l'approbation générale de nos lecteurs. En effet, si l'on se plaît à faire admirer à la jeunesse de nos écoles les beautés des auteurs profanes, à combien plus forte raison ne doit-on pas leur présenter les beautés, la perfection littéraire des écrivains sacrés !

Quand le philosophisme a voulu détrôner l'Écriture Sainte, cette reine légitime de toutes les intelligences, il l'a d'abord attaquée sous le point de vue littéraire ; car on cesse bientôt de respecter comme règle de conduite ce qu'on méprise comme œuvre de goût. Quelque plaisanterie bien plate, quelque injure bien grossière, sortie de l'école voltairienne, avait formulé un jugement sur ce qu'il y a au monde de plus élevé et de plus vénérable, et l'on s'en est long-temps tenu à ce jugement aussi inepte qu'il est impie. Cette fausse monnaie de la mauvaise foi, accueillie par l'irréligion et l'ignorance, n'a plus cours aujourd'hui, sans doute ; mais elle n'a pas encore entièrement disparue de la circulation. Il est temps d'en balayer les restes, et de rendre

aux Livres Saints, avec la vénération qu'ils ont conquise, l'admiration à laquelle ils ont droit plus que tout autre. Il ne s'agit pour cela que de les faire littérairement connaître ; et c'est ce qu'a si heureusement tenté le savant et religieux Mr. EM. LEFRANC, auteur de plusieurs traités de Littérature et d'histoire et notamment de l'excellent cours de Littérature sacrée que nous publions.

Quant à la forme sous laquelle l'auteur a rédigé son travail, elle est à peu près la même que celle observée dans les cours ordinaires de Littérature profane. Sans renoncer aux détails bibliographiques qui ont leur intérêt, ni aux généralités qui ont leur avantage, Mr. Eln. Lefranc s'est surtout attaché à la partie littéraire du sujet. Ainsi il analyse les principaux ouvrages de chaque auteur, il en caractérise la diction, et fait juger du style et du génie par des citations. A la tête de chaque paragraphe se trouve un sommaire des matières, et des chiffres marquent la correspondance entre les divisions du sommaire et celles du paragraphe ou de l'article. Il ne manque donc rien à ce cours pour être clair et intéressant.

Ce que nous venons de dire des Livres Saints, formant la première partie d'un traité de Littérature, nous pouvons le dire aussi bien des Pères de l'Eglise. Leur mérite a été long-temps méconnu ; long-temps on a négligé les précieux trésors que leurs écrits renferment ; et les mauvaises passions qui proscrivaient l'écriture-Sainte de la littérature, en proscrivaient aussi les plus éloquents intèrètes. On ignorait ou l'on feignait d'ignorer que les Pères de l'Eglise ont été les premiers hommes de leurs siècles, comme auteurs, comme philosophes, comme poètes. Sans compter que sous le rapport du style, ils luttent sans désavantage avec ce que l'antiquité païenne a de plus brillant ou de plus parfait, ils ont, sur les auteurs profanes, un immense et double avantage. C'est que d'abord leurs ouvrages intéressent tous les lieux et tous les temps, qu'ils ne défendent point la cause d'un citoyen seul ou d'un seul Etat, mais qu'ils agitent dans leurs discours les intérêts de l'humanité toute entière. Puis comme dans les Livres Saints, quoiqu'à un moindre degré sans doute, les beautés littéraires des Pères sont en même tems des beautés morales ; le beau s'y accorde avec le vrai et le bon, et si parfois on rencontre des endroits faibles ou défectueux, on est du moins toujours sûr d'y trouver des idées saines, de bons exemples et de salutaires préceptes.

Mais nous réservons à développer nos idées sur l'excellence des écrits des Pères, considérés littérairement, à l'époque où nous publierons le cours de

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE, formant naturellement la seconde partie de la Littérature sacrée. Seulement aujourd'hui nous cédon's au désir de donner un avant-goût de ce que nous annonçons, en reproduisant quelques fragmens des Lettres d'un de ces illustres Pères de l'Eglise et en les accompagnant de remarques que nous empruntons à *l'Ami de la Religion*.

LETTRÉS DE ST. JÉRÔME, traduites en français avec le texte en regard, par J.-F. GRÉGOIRE et F.-Z. COLLOMBET.—5. vol. in 8°.

Au moment où l'empire romain croulait de toutes parts, où les Barbares, conduits par une main invisible, se précipitaient sur ses frontières sans défense, et dévastaient la ville envivée du sang des martyrs; des dames romaines, fuyant l'incendie qui dévorait tout sous leurs pas, s'adressaient à un prêtre éloigné de toutes les dignités ecclésiastiques, sans autre influence que ses vertus, pour puiser dans ses conseils les sublimes enseignemens de la foi, et pour s'exercer sous sa conduite aux pratiques les plus austères du christianisme. Dans ces mêmes jours mauvais, des esprits téméraires attaquaient la pureté du dogme, contraignaient la piété, déchiraient le sein de l'Eglise: du fond de sa retraite l'intrépide défenseur de la vérité dissipait l'erreur, confondait l'hérésie, vengeait l'unité de la foi; et tantôt pleurant sur les illustres personnages qu'il avait associés à ses œuvres de zèle et de charité, tantôt éclairant les profondeurs des livres saints, tantôt apprenant aux pères et mères à former l'esprit et le cœur de leurs enfans, tour à tour vif, ingénieux, pittoresque, érudit, tendre, impétueux, entraînant, il étonnait le monde par la beauté de son génie, et réjouissait l'Eglise par la sainteté de sa vie.

Tel parut saint Jérôme au IV^e siècle, tel surtout il se peint dans ses *Lettres*, qui sont, dit avec raison M. de Châteaubriand, un des monumens les plus curieux de la littérature des Pères, et que MM. Collobet et Grégoire viennent de traduire avec autant de fidélité que d'élégance. On les partage ordinairement en trois classes: 1^o Lettres sur divers sujets de religion et de morale; 2^o Lettres contenant des éloges funèbres; 3^o Lettres sur l'éducation. Les nouveaux traducteurs ont cru devoir suivre l'ordre chronologique qui a bien ses avantages, et où il est plus facile d'apprécier la marche de l'auteur, la nature, les progrès de son talent, et les modifications que le temps, l'âge et les circonstances apportent à son génie.

Qu'on parcoure toutes les lettres de saint Jérôme sur divers sujets de religion et de morale, et l'on se convaincra facilement qu'elles empruntent tout leur intérêt, toute leur beauté aux grandes vérités qu'elles développent. Il en est qui appartiennent à la critique, comme celles où l'illustre docteur explique le sens des livres saints, et répond aux difficultés qui s'y rencontrent ; mais là même, au milieu de ses savantes discussions, il laisse échapper des traits pleins de force, de véhémence et de chaleur. Son génie puissant anime, vivifie, colore tout. Ses *Lettres* aux personnes qu'il dirigeait dans les voies sublimes de la perfection, portent l'empreinte de son âme et de son caractère. On y voit un cœur embrasé des feux de l'amour divin, et brûlant du désir de les communiquer à tout ce qui l'entoure ; une connaissance approfondie du cœur humain qui en sonde tous les replis, une merveilleuse adresse pour combattre les prétextes de l'amour-propre et de la lâcheté, et pour faire goûter les maximes les plus sévères. Écoutez ses pressantes exhortations à Héliodore pour l'engager à vivre dans la solitude.

“ Mais que fais-je ? insensé que je suis, vous supplié-je encore ? Laissons là les prières, laissons là les caresses. L'amour blessé doit se mettre en colère. Vous qui avez dédaigné mes prières, peut-être écouteriez-vous mes reproches. Que faites-vous dans la maison paternelle, soldat efféminé ? Où est la palissade ? où est la tranchée ? où est l'hiver passé sous les tentes ? Voilà que, du haut du ciel, la trompette sonne ; voilà que, sur les nuées, pour subjuguier le monde, le général tout armé s'élançe ; voilà que le glaive à deux tranchans, qui sort de la bouche du roi, moissonne tout ce qu'il rencontre ; et vous, d'une couche efféminée vous voudriez passer au combat, du sein des ombres apparaitre au soleil ? Un corps habitué à la tunique faiblit sous le poids de la cuirasse. Une tête couverte d'un lin délicat refuse de porter le casque. Une main amollie par l'oisiveté se déchire à la dure poignée d'un glaive. Écoutez l'édit de votre roi : *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe.* Rappelez-vous le jour de votre enrôlement, alors qu'enseveli dans le baptême avec le Christ, vous jurâtes, par les paroles du sacrement, de n'épargner pour lui ni votre mère, ni votre père. Voilà que l'adversaire s'efforce, dans votre cœur, de tuer le Christ ; la solde que vous reçûtes pour servir sous ses drapeaux, voilà que les camps ennemis gémissent de la voir entre vos mains. Quand même votre petit neveu se suspendrait à votre cou, lors même que votre mère, les cheveux épars, les vêtemens déchirés, vous montrerait les mamelles qui vous allaitèrent ; lors même que votre père se coucherait sur le seuil de la porte ; foulez aux pieds votre père, marchez ; et l'œil sec, volez aux étendards de la croix. Dans une pareille circonstance, et alors seulement, c'est une sorte de piété que d'être insensible. Viendra, viendra le jour où, victorieux, vous retournerez dans la patrie ; où vous marcherez, brave guerrier, la couronne sur la tête, au milieu de la Jérusalem céleste.”

Dans ces conseils d'une austère perfection, tous basés sur le texte de l'Evangile, un académicien moderne qui s'est beaucoup occupé des Pères, dont il a quelquefois heureusement apprécié le génie, voit *une sorte de férocité religieuse* ; s'il eût réfléchi sur quelques lignes plus bas de la même lettre, il eût effacé ces paroles en entendant saint Jérôme s'écrier avec l'accent d'une sublime éloquence.

“ Vous allez me dire peut-être que l'Écriture ordonne d'obéir à ses parens ? Oui, mais quiconque les aime au-dessus du Christ, perd son âme. L'ennemi tient son glaive pour m'ôter la vie, et je n'arrêterai aux larmes d'une mère ? Je désertai la milice du Christ à cause de mon père, quand il me faut, pour le Christ, lui refuser la sépulture, que je dois néanmoins, pour l'amour du Christ, au reste des hommes ! Le Sauveur ne regarda-t-il pas comme un sujet de scandale ces timides précautions que Pierre prenait pour l'empêcher de souffrir la mort ? ”

Avec quelles aimables couleurs il peint les délices du désert !

“ O désert, s'écrie-t-il, toujours émaillé des fleurs du Christ ! O solitude, en laquelle naissent les pierres, dont est construite, dans l'Apocalypse, la cité du grand roi ! O retraite admise à l'intime familiarité de Dieu ! Que faites-vous dans le siècle, frère, vous qui êtes plus grand que le monde ? Jusqu'à quand voulez-vous demeurer à l'ombre des maisons ? Jusqu'à quand voulez-vous rester emprisonné dans les villes enfumées ? Croyez-moi, la lumière a je ne sais quoi de plus brillant ici. L'on aime, ici, à déposer le poids du corps, pour s'envoler aux pures et resplendissantes régions de l'éther. Craignez-vous la pauvreté ? Mais le Christ appelle bienheureux les pauvres. Êtes-vous rebuté par le travail ? Mais nul athlète ne reçoit la couronne sans avoir sué. Songez-vous à la nourriture ? Mais la foi ne redoute pas la faim. Appréhendez-vous de meurtrir sur la terre nue des membres épuisés déjà par des jeûnes ? Mais le Seigneur y repose avec vous. Une chevelure négligée vous fait-elle horreur sur une tête malpropre ? Mais le Christ est votre chef. L'immense étendue de la solitude vous fait-elle peur ? Promenez-vous en esprit dans les cieux. Toutes les fois que vous y serez monté par la pensée, vous ne serez plus au désert. ”

On nous pardonnera la longueur de cette citation, parce qu'elle prouve ce que nous avons déjà dit, qu'il faut être familiarisé avec les enseignemens du christianisme pour apprécier le mérite même littéraire des Pères, et parce qu'elle donne une idée favorable du talent des nouveaux traducteurs. On voit qu'ils ont longtemps étudié le caractère des écrits de saint Jérôme, les formes de son style, et ils parviennent presque toujours à les reproduire avec bonheur.

Les *Eloges funèbres* de saint Jérôme sont rendus avec la même élégance et la même fidélité. Ce n'est plus ici ce génie impétueux qui foudroie

l'erreur, ou rappelle à son siècle, les maximes austères du christianisme ; c'est un ami désolé qui pleure sur la tombe d'un ami, d'un disciple, d'un compagnon de ses travaux ; le prêtre charitable qui s'associe aux regrets d'une mère sur la perte de son enfant, le solitaire de Bethléem qui loue une descendante des Scipion d'avoir nourri les pauvres, veillé près du lit des malades, et pratiqué ces humbles vertus devant lesquelles s'effacent les exploits de Rome païenne. Voyez avec quelle sensibilité il déplore la mort de Blésille dans la lettre qu'il adresse à sainte Paule, sa mère :

“ *Qui donnera de l'ouï à ma tête, et à mes yeux une source de larmes, et je pleurerai, non pas, comme dit Jérémie, les morts de mon peuple, ni, comme Jésus, les malheurs de Jérusalem ; mais je pleurerai la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la charité : je pleurerai toutes les vertus ensevelies dans un même tombeau avec Blésilla. Ce n'est pas qu'il faille donner des pleurs à celle qui s'en est allée, mais l'on ne saurait trop s'affliger de ce que nous avons cessé de voir une personne d'une si haute perfection. Comment, en effet, se rappeler, sans répandre des larmes, cette jeune femme de vingt ans, qui porta l'étendard de la croix avec une foi si ardente, etc.*”

Il n'y avait que la religion qui pût inspirer cette magnifique prosopopée, où saint Jérôme fait descendre Blésille du sein de la gloire qu'elle habite, pour dire à sa mère affligée :

“ Si jamais tu m'as aimée, ô ma mère, si j'ai sucé tes mamelles, si j'ai grandi au milieu de tes avertissemens, ne m'envie point ma gloire, ne fais pas que nous soyons à jamais séparées l'une de l'autre. Penses-tu que je sois seule ? J'ai, pour te remplacer, Marie, mère du Seigneur. Je vois ici beaucoup de saintes personnes que je ne connaissais pas encore.... Me plains-tu d'avoir quitté le monde ? Je vous plains aussi, vous que la prison du siècle retient encore ; vous qui chaque jour combattez, et qu'entraînent dans une ruine fatale, tantôt la colère, tantôt la volupté, tantôt les charmes des vices divers. Si tu veux être ma mère, aies soin de plaire au Christ ; je ne reconnais pas pour mère celle qui déplaît à mon Seigneur.”

C'est dans l'éloge funèbre de Népotien qu'on trouve cette pensée si vraie, si profondément mélancolique :

“ Nous mourons chaque jour, nous changeons chaque jour, et néanmoins nous nous croyons immortels. Le temps même où je dicte, celui qui s'écoule à écrire, celui que je mets à relire et à corriger, est un temps qu'il faut retrancher de ma vie.... Nous nous écrivons et nous nous répondons, nos lettres passent les mers ; et, à mesure que le navire trace son sillon, chaque flot emporte un moment de notre vie.”

Les lettres sur l'éducation présentent le même intérêt et constatent un égal mérite. Mais nous en avons dit assez pour prouver notre proposition.

CORRESPONDANCES.

La pièce suivante de Littérature est due à la plume déjà exercée d'un de nos jeunes compatriotes. On verra qu'à la facilité de la composition en prose l'auteur joint les qualités du poète.

Nous sommes redevables du second écrit à l'obligeance d'un ami, dont les recherches judicieuses sur l'histoire du Canada enrichiraient assurément nos colonnes. Nous aimerions à former un Album Canadien et surtout catholique, où nous enrégistrerions tous les traits de vertu et les actions de mérite qui pourraient faire honneur à la foi et au bon cœur de nos compatriotes ; c'est pour cela que nous invitons nos lecteurs à nous faire part de ce dont ils ont été, ou dont ils seraient les témoins en ce genre.

—o—

LES JOURS D'HIVER.

Moi, je les aime ces jours d'hiver et ce manteau blanc que la nature revêt . . . Il y a tant de mélancolie dans la pâleur de l'atmosphère et du globe, tant de dignité dans ce grand calme qui règne après les aquilons, tant de majesté sombre dans ce long recueillement de la nature entière ! Il est de si grands jours parmi les jours d'hiver, de si mystérieux, de si touchans souvenirs dans cette saison de l'année chrétienne ! Pour moi, l'hiver est un grand drame dont le début est la naissance de Dieu même, identifié en quelque sorte avec la nature humaine, et dont le dénouement est le même Dieu mourant pour sauver la postérité du premier homme

Ah ! je les oublie avec moins de regret, ces légers zéphyrus qu'au printemps l'on voyait folâtrer dans la riante plaine, quand j'entends mugir sur la vallée ces après aquilons, quand les ombres de la nuit se répandent sur la blanche nappé de neige, quand les rayons pâles du bel astre du jour percent si faiblement les nuages, et que chaque moment de la saison me laisse en l'âme un grand mystère qui la remplit ! Je suis moins sensible aux beautés du printemps, aux charmes des bocages, à la verdure des prés, à l'or des moissons, aux chants de Philomèle, quand je puis goûter les délices d'une soirée d'hiver avec les saints souvenirs que j'adore en mon cœur ! . . . Quand les petits oiseaux ont déserté les bois et que le cristal des rameaux de la forêt répand son blafard éclat, j'y trouve de l'enchantement, une nouvelle scène dans le spectacle de la nature : j'élève encore mon cœur vers l'auteur des saisons pour rendre un autre hommage à sa magnificence ! . . .

Depuis que mon bosquet est couronné de frimats et que Borée souffle ses froides haleines en blanches bouffées de neige, moi, dans le fond de ma retraite, je me repais de souvenirs ; je crois démêler dans le bruissement de la bise les soupirs que des amis donnent à mes malheurs : car il y a comme des pleurs dans ce long mugissement qui se prolonge sur les murs blanchis de ma modeste demeure ! pauvre cabane ! elle est si déserte aujourd'hui et si

douce encore pour l'humble hôte qui l'habite ! je l'aime mon séjour, je préfère son toit de chaume à ces lambris dorés des palais où gisent tant de soucis pour en désenchanter les heures d'ivresse, les jours d'illusions ! . . .

Hiver, saison à contemplation profonde, où la nature, dépouillant ses fleurs et ses gazons verts avec la moisson d'automne, et parée comme une épouse en ses jours de deuil, comme elle, semble voiler ses attraits en revêtant son linceuil de neiges : ses jours sont moins éphémères, ils compteront plus dans la durée des siècles, ils vaudront mieux dans la balance du tems, parce que les jours d'hiver sont tissés de mystères et de miracles et qu'il y a comme de la sainteté de répandue dans l'air glacé qu'on respire ! parce que l'astre des nuits, dans sa course majestueuse, jeta ses reflets d'or sur l'étable de Bethléem et que l'étoile de Jésus y guida les bergers, les mages et les anges, groupés près de la crèche, berceau du sublime enfant, les Rois pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe, les anges pour le protéger de leurs ailes, les bergers pour chanter leurs hymnes de joie, et tous pour fléchir devant l'Emmanuel, jeté nu dans le monde, au milieu des frimats d'une profonde nuit ! . . . Laissez-moi mêler aux accords des bergers et des anges mon cantique à moi, offrir avec les mages l'or de mes sentimens, l'encens de mon cœur et la myrrhe de mes prières à l'enfant Dieu.

—o—

HYMNE.

L'Ange et le Berger.

L'ANGE.		
Viens contempler, berger, la scène des mi-		Pour annoncer ce jour,
Un enfant Dieu [taeles !		Il naît pour l'amour
Dans une étable est né ! le plus saint des spec-		Du Berger qui l'adore !.....
Se célèbre en ce lieu ! [taeles		—
—		L'ANGE ET LE BERGER.
LE BERGER.		
Sublime crèche ! ô sublime mystère !		Fléchissons les genoux devant l'emmanuel !
L'enfant du ciel, comme un berger,		Les bergers et les anges
Dort étendu sur ce pailler,		Dans le royaume saint se diront ses louanges
Lui, Dieu ! lui, roi des cieux et de la terre !...		Près du sublime autel.
—		Il sauvera le monde
L'ANGE.		Aux prix d'un sang sacré ;
Il précède l'aurore		Ce sang cimentera le royaume qu'il fonde,
		L'heureuse éternité !.....

VOILA L'HIVER.

B.

Montréal, 30 Janvier 1841.

—o—
GÉNÉROSITÉ.

La rareté du bois fut si grande à Montréal, dans l'hiver de 1808 à 1809,

qu'on le vendit 48 à 50 francs la corde. Un habitant du Sault-au-Récollet en avait deux voies sur le marché ; il en vend une deux piastres. Une femme pauvre vient marchander l'autre, on lui dit qu'elle est de 12 *lbs*. Elle n'avait qu'une piastre, elle l'offre en faisant le récit de sa misère. Le généreux paysan ne consultant que son cœur, consent à donner son bois pour cette modique somme, et il suit à l'instant la femme. Arrivé à sa maison, au faubourg Québec, il jette le bois à la porte et entre pour en recevoir le prix. Mais quel spectacle s'offre à ses yeux !—Six petits enfans, couverts de haillons et se tenant pressés les uns contre les autres, pour se réchauffer,—une méchante paillasse pour tout meuble ! . . . enfin, l'image de la plus grande pauvreté. Les enfans crient et demandent du pain. La mère, journalière de profession, leur dit, en pleurant,—qu'elle n'a pas le sou, qu'elle vient d'employer tout l'argent qu'elle possède, à acheter de quoi les empêcher de mourir de froid, qu'il faut qu'ils attendent jusqu'au soir, et qu'alors, du salaire de sa journée elle leur donnera du pain. En disant cela, elle présente la piastre à l'habitant. Mais celui-ci, qu'un tableau si déchirant avait ému jusqu'aux larmes, ne prend l'argent des mains de cette courageuse femme que pour le lui remettre aussitôt, en lui disant : “prenez, prenez ; je puis me passer facilement d'une piastre et d'un voyage de bois, mais je ne saurais voir souffrir ces innocentes créatures. Faites-leur vite du feu et courez leur acheter de quoi manger” . . . et il se hâte de gagner la rue.

V.

RETRAITE SPIRITUELLE

DE LA PAROISSE DE ST. LAURENT, EN L'ÎLE DE MONTRÉAL.

Cette retraite, donnée par Monseigneur de Forbin-Janson, Evêque de Nancy et Toul, Primat de Lorraine, commença Vendredi matin, 15 Janvier courant, et se termina lundi, le 25 du même mois, après la grande messe.

Monseigneur de Nancy, pendant ces pieux exercices, a déployé son zèle et sa charité ordinaires, et a continué d'attirer autour de lui, par ses paroles si persuasives, toutes les populations environnantes, surtout celles des Paroisses du Sault-au-Récollet, de St. Martin et du haut de l'Île de Montréal, de sorte que la grande et belle Eglise de St. Laurent suffisait à peine pour contenir la foule nombreuse, qui se pressait autour de la chaire sacrée, pour avoir le bonheur d'entendre l'illustre et vénérable Prélat et pour profiter des saintes instructions que l'ardeur de son zèle n'a cessé de leur prodiguer.

On ne saurait exprimer avec quelle empressement, quelle avidité, quel respect, tout ce bon peuple recevait les enseignemens du zélé pontife ! Comment raconter les émotions profondes, les soupirs et les sanglots qui, de temps en temps, remplissaient l'enceinte sacrée ?

Monseigneur de Nancy a été habilement secondé, pendant cette retraite, par Mr. G. Labbé, Prêtre du diocèse de Coutance, dont la facilité, soit pour les méditations, soit pour la prédication, et le zèle méritent les éloges et la reconnaissance de tous ceux qui ont participé à cette retraite. On y a eu

aussi l'avantage d'entendre Mr. Billaudel, prêtre du Séminaire, Mr. Ducharme, curé de Ste. Thérèse et Mr. Arraud, aussi du Séminaire qui a prêché le dernier jour sur la persévérance, et, qui a dignement terminé ces pieux exercices. MM. Duranseau, Ricard, Porlier, Carron, Quintal, Mercier, Plinguet, Brunet, Aubry, curés du voisinage. Mr. le Grand Vicaire Mauseau, et Mr. Lavoie de St. Jacques, ont constamment aidé par leur présence, et assiduité au confessionnal à rendre cette retraite utile et avantageuse, aux populations environnantes, et l'on peut dire avec confiance que tout s'y est passé avec une décence, une modestie, un esprit de piété et de recueillement qui font augurer de son succès.

La propreté des ornemens, les décorations de l'Eglise quoiqu'inachevées, la parure de l'autel ne manquaient pas d'une certaine élégance, et contribuaient à donner du relief aux différentes cérémonies qui ont eu lieu pendant les exercices.

Ce n'est que justice de dire que les personnes du village de St. Laurent et du voisinage ont fait preuve de charité et d'hospitalité, en recevant généreusement dans leurs maisons la foule d'étrangers qui s'étaient pressés de participer aux bienfaits de la retraite et que tout s'y est passé dans le meilleur ordre.

Le 23 Janvier, Mgr. l'Evêque de Nancy désirant aller apostoliser les habitans de Ste. Scholastique et du voisinage, conformément à la promesse qu'il leur en avait faite, en cédant à leurs sollicitations, exprimées d'une manière touchante dans une requête, signée par toute la population de ce quartier et présentée à Sa Grandeur par Mr. Labbé de LaMothe, annonça aux habitans de St. Laurent, qu'il allait se séparer d'eux. Les habitans réunis en grand nombre, demandèrent à Monseigneur la permission de lui offrir leurs hommages et lui présentèrent deux adresses, exprimant leurs remerciemens et leur reconnaissance : l'une, au nom des habitans de St. Laurent et de quelques-unes des Paroisses voisines ; et l'autre, au nom des habitans du Sault-au-Récollet, auxquelles Sa Grandeur répondit avec cette grâce touchante et cette bonté qui entraînent tous les cœurs. Monseigneur partit ensuite accompagné d'un nombreux cortège qui le conduisit à une grande distance.

Lundi, le 25, dernier jour de la retraite, les habitans de St. Laurent se présentèrent en très-grand nombre au presbytère et offrirent leurs remerciemens à leur curé et à Mr. Morin, son vicaire, pour les soins et les peines qu'ils se sont donnés, afin de leur procurer les exercices de la retraite et en assurer le succès.

L'on est heureux quand on n'a que de semblables événemens à raconter. Cette retraite, comme toutes celles qu'a données Mgr. de Nancy, ne manquera pas de laisser de profondes impressions dans les cœurs. Elle produira des fruits de salut parmi nos religieuses populations, et ravivera, dans ce bon peuple canadien, les sentimens de religion et de piété qui ont bien pu y paraître assoupis, pendant quelques instans, mais qui, dans le fait, ne s'y sont jamais éteints. Dieu veuille les y conserver toujours !

N.

NOUVELLES DIVERSES.

—o—

IRLANDE.—Le Père Théobald Mathew, cet apôtre célèbre de la tempérance, encouragé par les résultats qu'il avait obtenus dans une première visite à Duffin, vient d'y paraître et d'y obtenir un succès encore plus grand. 65,000 nouveaux associés se sont fait inscrire et ont prêté serment entre ses mains. On calcule qu'il y a eu, en Irlande, dans l'année expirant au mois d'octobre dernier, un déficit de trois millions et demi de galons dans la distillation des spiritueux, comparée à celle de l'année précédente.

—Le P. Kelly, prêtre Catholique de Wigton, près les frontières d'Ecosse, vient de se faire aussi l'apôtre de la tempérance chrétienne. Il a commencé sa mission à Whitehaven, comté de Cumberland, et tel en a été le fruit qu'au bout de huit jours le registre des associés présentait déjà un total de huit cents noms. Plusieurs appartiennent à différentes congrégations religieuses, mais la plupart à l'église Catholique. Les rues de Whitehaven naguères obstruées par les ivrognes qui les remplissaient de leurs clameurs, sont maintenant libres et tranquilles. C'est bien le cas de répéter que la religion catholique est essentiellement humaine et sociale; et nous avons d'autant plus lieu d'en espérer les effets salutaires, en Canada, que déjà, d'après le rapport des journaux de Québec, la société de tempérance compte plus de 7,000 membres, dans ce district seulement, et que les progrès de la même société sont tous les jours de plus en plus consolants dans la ville de Montréal.

ETATS-UNIS.—Le *Morning Courier* du 3 Février nous annonce qu'une proposition pour rebâtir le Couvent des Ursulines de Boston, est maintenant sous considération dans la législature de Massachusetts. Mr. Bartlett membre de cette législature s'est exprimé ainsi, en proposant cette mesure :—

“ La destruction de ce Couvent a été une violation ouverte des lois, et cela en présence et au mépris des autorités constituées. Les ruines en sont debout sur le *Mont Bénédicte*, comme pour attester l'intolérance américaine, et cela en face de la colonne non achevée de *Bunker's Hill* élevée comme un monument du patriotisme américain; je souhaite, a-t-il dit, que le jour qui verra poser la dernière pierre de ce monument de patriotisme, voie aussi s'effacer cet autre monument d'intolérance et de barbarie.” Sans entrer dans le mérite des expressions dont se sert le moteur

de la mesure, nous ne pouvons assurément qu'applaudir au sentiment de justice qui l'anime.

—MONTREAL.—Dimanche dernier, Mgr. l'Evêque de Montréal a fait une nouvelle ordination ; et c'est à Ste. Geneviève, paroisse natale de l'ordinand, que sa grandeur a bien voulu aller donner la prêtrise à Mr. Et. Payement. Cette condescendance de Mgr. l'Evêque, qui supporte volontiers la fatigue des voyages pour aller conférer les ordres sacrés dans différentes localités, a été bien vivement sentie cette fois encore. Malgré la rigueur de la saison et la très-grande difficulté des chemins, une foule extraordinaire, accourue de tous les points de la paroisse et des paroisses circonvoisines, encombrait l'Eglise de beaucoup trop petite en cette occasion. Sa grandeur accompagna l'ordination d'une instruction pastorale tout-à-fait appropriée à la circonstance.

Mr. Payement est destiné à la mission de la Rivière St. Maurice, en remplacement du très regretté Mr. Jacques Harper, qu'une mort prématurée enleva, en 1839, à ses chers néophytes, au moment même où il se rendait au milieu d'eux. On sait que cette mission, déjà très-florissante, a été ouverte, pendant l'été de 1837, par Mr. J. S. Dumoulin, curé d'Yamachiche. Ce zélé missionnaire, qui fut aussi un des premiers ouvriers dans la mission de la Rivière-Rouge, (district du Nord-Ouest,) conjointement avec Mr. Provencher, actuellement Evêque dans ce district lointain, fut obligé de remonter dans les postes du St. Maurice, pour y continuer l'œuvre si bien commencée. Mais à l'avenir, il sera d'autant mieux soulagé dans ce laborieux ministère, que Mr. Payement, en l'accompagnant l'été dernier, a pris connaissance de cette mission ; de plus ce nouveau prêtre a l'avantage d'étudier la langue Algonquine, au Lac des Deux Montagnes, sous les soins des Messieurs de St. Sulpice.

—Dimanche, 7 du courant, doit se faire, à l'église cathédrale, l'établissement de l'archiconfrérie du SACRÉ ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE. Cette cérémonie aura lieu à l'office du matin qui commencera à 9½ heures. Nous aurons occasion de parler de cette excellente association dans notre prochain numéro.